

mènte; rien de plus amusant, de plus caractéristique que ses Mémoires. Peut-être a-t-elle eu tort de ne pas borner la sa carrière littéraire; le goût de talent qu'elle a déployé et qui la classe, selon nous, au premier rang parmi les auteurs de Mémoires résulte immédiatement de sa vie, de ses souvenirs, de son existence de salon et de palais, de la vivacité et de la force avec laquelle toutes ces images passagères se sont empreintes dans sa pensée, de l'importance naturelle qu'elle y attache et de l'intérêt dramatique que ces souvenirs ont pour elle.

Lady Blessington a raconté lord Byron, comme la duchesse d'Abrantès a raconté Napoléon. Plus caustique peut-être que la duchesse, mais tout aussi habituée au babil léger des salons, il faut l'entendre, environnée des notabilités de l'Angleterre, deviser sur tout et sur rien, decrire les *conversazioni* de Rome, les salons de *Saint-James-Square*, et même les petites réunions érudites et poétiques de l'Irlande, sa patrie. Avec quel goût, quelle humeur piquante, elle saisit tous les ridicules, elle les fait ressortir.

Aussi n'a-t-elle pas épargné lord Byron; elle est bien loin de donner au portrait de cet homme célèbre la couleur brillante que les pinceaux de la duchesse ont répandu sur celui de Napoléon. L'enthousiasme féminin de Mme d'Abrantès manque à lady Blessington, et souvent, en lisant ses admirables *Conversations*, si bien écrites, si finement, si gracieusement esquissées, on est tenté de croire qu'elle a voulu révéler au public les défauts secrets de son modèle; analyser ses faiblesses, trahir ses petits vices et non excuser ses défauts, ou donner la clef de son caractère. Toutefois cette sévérité, qui

n'a jamais rien de brutal ni de vulgaire, nous donne plus de confiance dans ses opinions; nous nous fions à elle, quand elle justifie lord Byron et qu'elle prête à ses torts et à ses travers une couleur qui les excuse. Je ne sais si dans la littérature anglaise il y a rien de plus délicatement senti que certaines pages des *Conversations de lady Blessington*. On voit que tout le cœur humain s'est ouvert à ses yeux; elle y déchiffre les mille secrets de vanité, de bizarrerie, de perversité, d'enfantillage, qui souvent échappent au philosophe et à l'auteur dramatique; elle en disèque les fibres palpitantes. La haute société de Londres pendant le commencement de ce siècle, sa prudence affectée, ses recherches, sa fatuité, ses folies, n'ont pas de meilleur peintre. Comme la duchesse d'Abrantès, elle a eu le tort de donner des successeurs à ce charmant ouvrage. Les romans publiés par lady Blessington, depuis le succès des *Conversations*, ont été en butte à des critiques nombreuses, mais que nous ne trouvons pas injustes. Ce n'est plus la causeuse brillante, vive, féconde en folies, en impromptus, en analyse subtile du cœur et de la société. C'est la moraliste dans les salons; la prêcheuse qui ne croit pas à son sermon, et qui ne réussit point à nous convaincre.

(Revue Britannique.)

—000—

Nos abonnés de la Campagne qui n'ont pas encore payé leur abonnement sont priés de le faire au plus tôt.

La musique ne paraîtra qu'avec le quatrième numéro, en huit pages.

Imprimé et publié par

A. PLAMONDON,
S. DRAPEAU,

Rédacteurs-Propriétaires.

BUREAU, Rue du Parloir, No. 10.